



Nous savons bien que notre foi évolue à travers le temps, aussi bien la nôtre personnelle que celle de la communauté Eglise. Une démonstration en est : depuis combien de temps avons-nous des établissements hospitaliers ? Depuis que l'Eglise s'occupe abondamment des malades. Il nous est cependant encore trop habituel de classer les gens en bons ou pas bons.

Comme le fait le prophète Jérémie ! En son temps, il y avait les croyants en Dieu, le Dieu d'Israël, le seul Dieu, le vrai Dieu, et les autres gens, au milieu d'une civilisation aux multiples dieux. Il fallait donc, pour soutenir et maintenir la vraie foi, être quelque peu radical dans ses affirmations. C'est pourquoi, en Israël, on ne devait pas se marier avec quelqu'un d'un autre peuple, par crainte de la contamination de la foi. Quand les chrétiens sont arrivés, ce fut un peu la même chose : il y avait les chrétiens et les païens, ce dernier mot étant même méprisant à cause de son origine désignant les ruraux. Nous savons bien également que la fréquentation de certaines personnes peut modifier un comportement, que la proximité de mauvaises gens n'est en rien stimulante pour une bonne éducation des enfants. Il y a une distance à conserver quand le danger est proche, de la même façon que nous évitons un air irrespirable. Nous savons que certaines maladies sont contagieuses, exigeant des précautions particulières et adaptées.

Pour ce qui est de notre foi, c'est encore un peu pareil : croyons-nous à la résurrection de Jésus, oui ou non ? Croyez-vous au pardon que Dieu est toujours prêt à accorder, marque de son amour débordant, annonce de la victoire de la vie, oui ou non ? Croyez-vous en Jésus en tant que Chemin vers la Vérité de la Vie, oui ou non ? Je n'aime pas trop le pari de Pascal, chrétien du 17^{ème} siècle, écrivain souvent présenté comme philosophe, savant et mathématicien de surcroît, qui suggérerait de croire en Dieu parce que, après tout, que risquons-nous en choisissant la solution la moins mauvaise ? Ce que nous devons envisager, c'est de donner envie de la foi chrétienne, parce qu'elle seule est notre raison de vivre, parce que Jésus nous est indispensable pour aller vers l'avenir. *Si nous avons mis notre espoir pour cette vie seulement, nous sommes les plus à plaindre de tous les hommes*, puisque nous serions assis sur du vent. D'ailleurs Jésus nous dit : *Que votre oui soit oui, que votre non soit non*.

C'est encore comme ça, avec les Béatitudes, qu'elles soient selon St Matthieu, que nous entendons à la Toussaint, ou celles de St Luc. Mais cette fois-ci nous engageons autant le présent que l'avenir ; il ne s'agit plus seulement de l'immédiat. Ce qui change un peu, avec St Luc, c'est que ceux qui font le mauvais choix ne sont pas rejetés, mais que Dieu regrette ce choix : *Malheur à vous les riches ! Malheur à vous, les repus ! Malheur à vous lorsqu'on vous fait des compliments !* Nous pouvons dire, par exemple : « J'aime mes ennemis, mais pas la guerre ». Ce qui est une invitation à rester prudents ; ce n'est pas une condamnation sans appel. St Luc invite à s'associer à Jésus mort et ressuscité : Heureux êtes-vous quand les hommes vous haïssent... à cause du Fils de l'homme. En St Luc comme en St Matthieu nous sommes invités à prendre nos références en Jésus seul. Le choix est toujours possible, donc il est toujours possible de revenir au bon choix, de la même façon que nous ne pouvons désespérer de l'avenir de qui que ce soit. La porte restera toujours ouverte pour le fils prodigue.

En effet, ce qui nous extrait du « tout ou rien » primitif, bien compréhensible pour cette époque, c'est la miséricorde de Dieu, sa patience incorrigible, sa tendresse à toute épreuve, que les croyants en notre Père seul, en son Fils Jésus, dans l'Esprit Saint, ont comprises et reconnues petit à petit au cours des siècles, qu'ils ont définitivement vues en Jésus lui-même, et dont nous sommes témoins lorsque nous servons ceux qui ont le plus besoin d'être aimés : les petits, les pauvres, les malades, les exclus de toutes sortes. Aujourd'hui, il ne devrait y avoir ni de *wokisme* ni de *cancel culture*, ces idéologies qui, sans tenir compte des faits de l'histoire que nul ne peut nier, voudraient cacher l'existence de ce qui déplaît. Chez Dieu, il y a de la place pour tout le monde, à garder ou à prendre, ou à reprendre. Notre amour pour nos prochains se doit d'être un reflet de l'amour de Dieu : exigeant, certes, n'admettant pas l'impossible, mais constamment *doux et humble de cœur*.